

放送大学

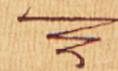
11756719



AU JAPON.
LES RACONTEURS PUBLICS

PAR

JULES ADAM,



Publiés par T. HASEGAWA,

TOKIO, JAPON,

 TOUS LES DROITS RÉSERVÉS
版權所 有

AU JAPON.

Les Raconteurs Publics. Par Jules Adam.

LE Japon possède, outre les acteurs, une catégorie d'artistes fort remarquables et très curieux vraiment, je veux parler des raconteurs publics.

Les *Hanashika*—c'est le nom de ces artistes—tiennent leurs séances dans les *yosé*, vastes salles répandues dans tout Tokio (au nombre de 243 d'après la dernière statistique) et pouvant contenir de 300 à 1000 personnes. Le plus important se trouve dans le quartier de Shimbashi et se nomme Tsurusén.

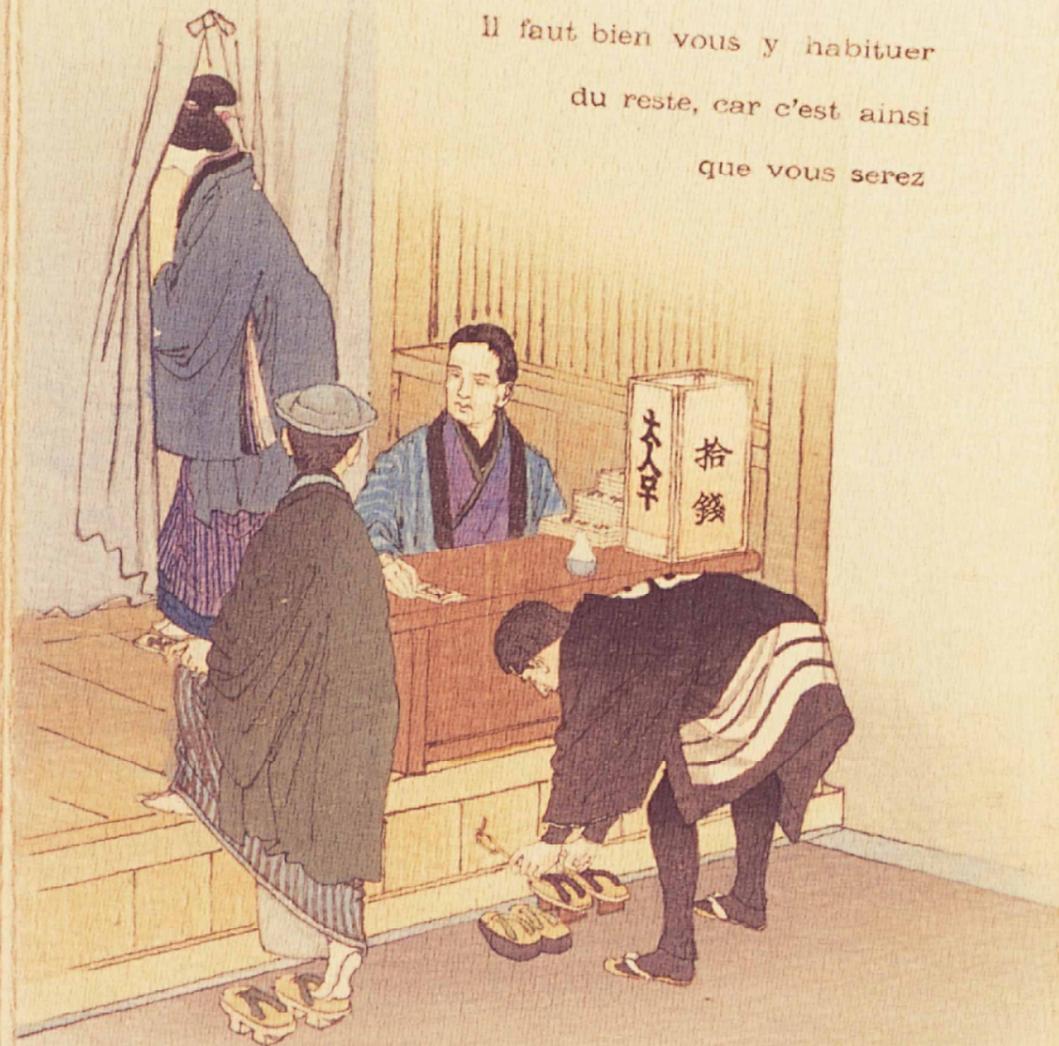
Le *yosé* occupe une large place dans la

vie des japonais qui s'y rendent fréquemment avec leur famille, attirés là par la perspective d'une bonne soirée à passer moyennant un prix modique, cinq ou six cents à peine. De plus, ces établissements s'ouvrant le soir seulement permettent aux personnes que leurs occupations empêchent d'aller au théâtre dans la journée de venir se délasser à leur tour.

Une immense lanterne aux parois en papier sur laquelle brille en gros caractères le nom du yosé vous guide de loin déjà; arrivé à destination vous pouvez jeter un coup d'oeil sur les *fuda*, longues planches indiquant les noms des artistes qui doivent entrer en scène le soir: c'est la carte, le menu du festin. Si elle vous plaît, vous entrez, mais vous ferez bien de vous boucher les oreilles si vous ne voulez pas être abasourdi par les cris des



employés de la maison vous souhaitant la bienvenue: "Irasshaï, Irasshaï, Irasshaï!"

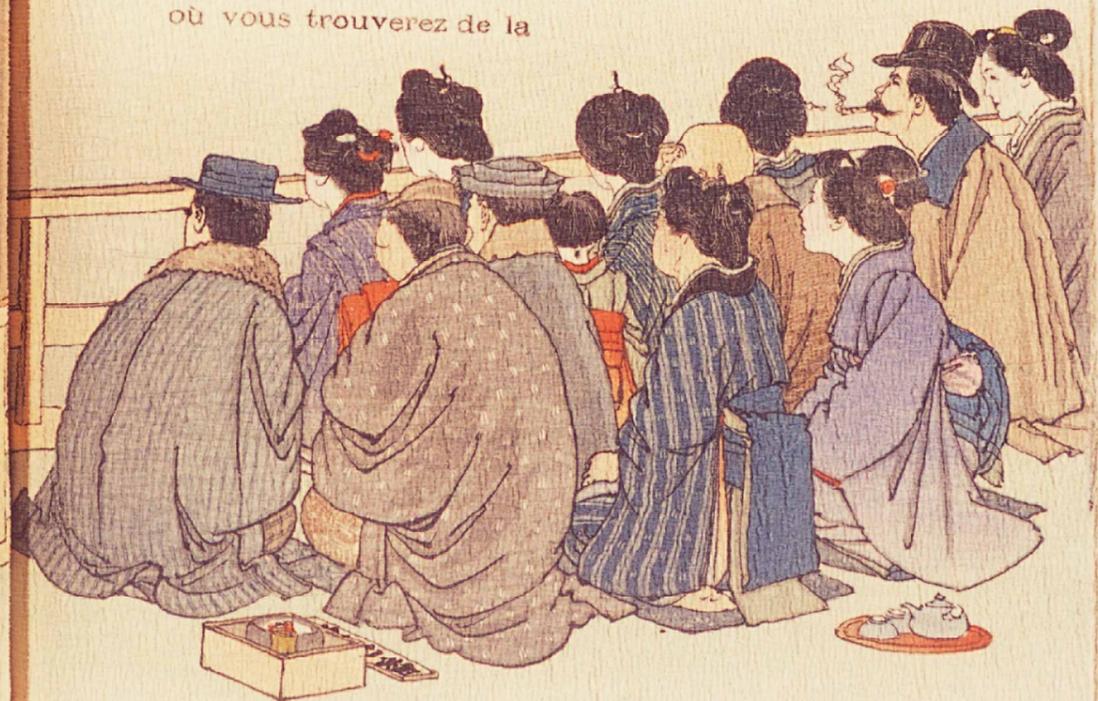


Il faut bien vous y habituer
du reste, car c'est ainsi
que vous serez

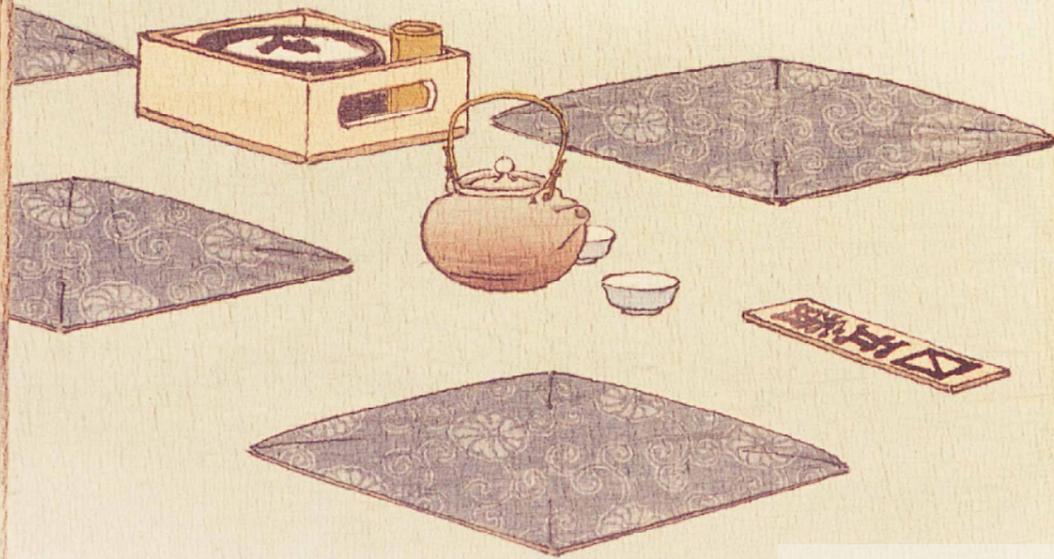
accueilli dans tous les établissements publics, du nord au sud du Japon. Prenez garde aussi de ne pas piétiner les petits tas de sel de forme cônica que vous voyez par terre sur le seuil de la porte; l'impresario superstitieux comme le sont tous les impresarii les a mis là pour purifier la maison et y attirer les clients avec la fortune. Puis, force vous est de défaire vos souliers ou vos *géta* que vous remettez au *gésokuban* l'homme chargé du vestiaire, qui les place en un endroit donné et numérote' et en échange vous octroie avec force salutations un reçu sous forme de planchette identiquement numéroté mais de dimensions encombrantes. Car, jamais, au grand jamais, dans les maisons japonaises on ne garde ses chaussures qui ne manqueraient pas de souiller les *tatami*, nattes éclatantes de



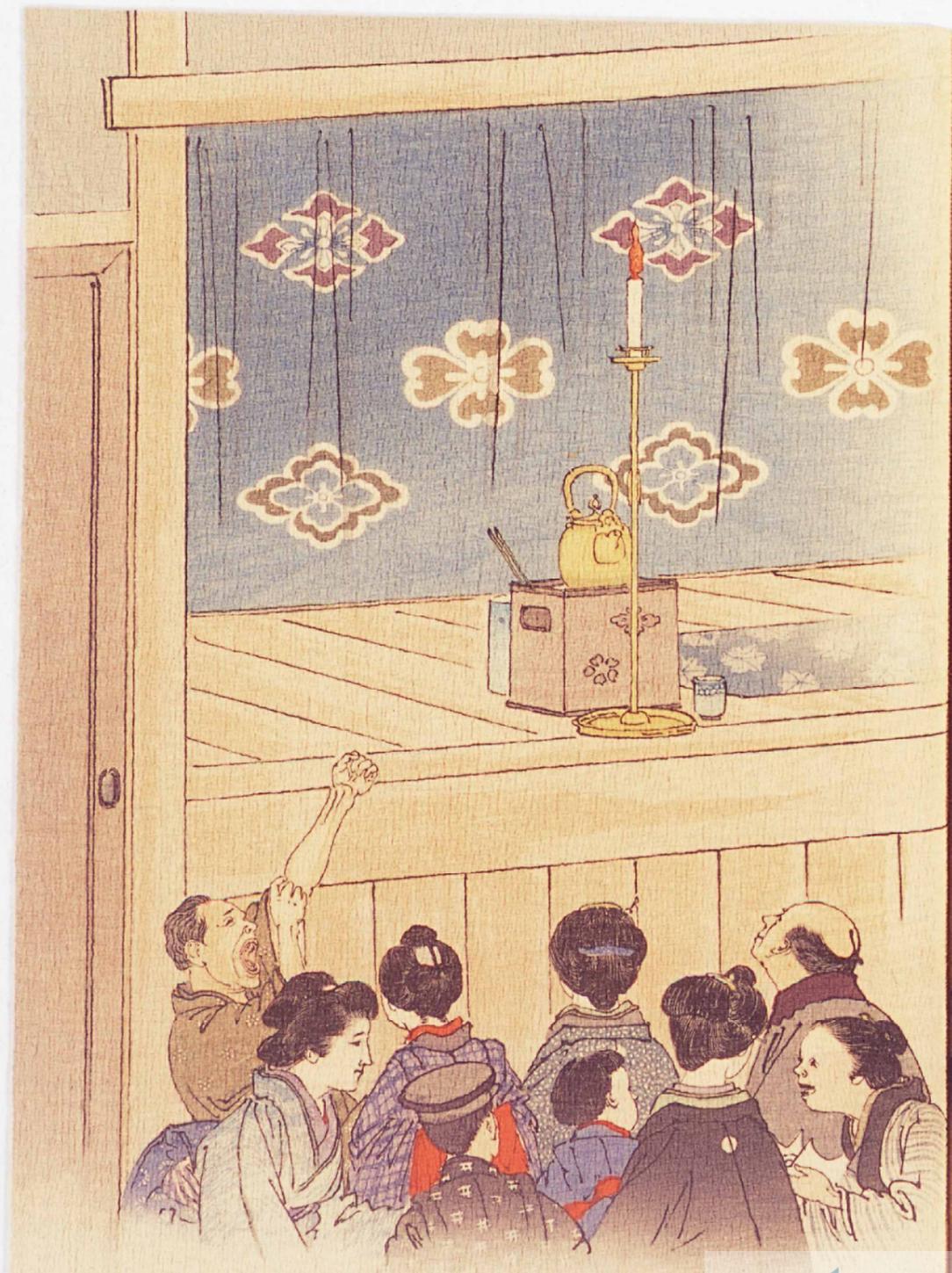
proprete' sur lesquelles se passe l'existence japonaise. Ensuite, vous montez un escalier bien luisant, bien bien ciré et arrivez au premier, au *nikui* où une deuxième salve d'*irasshai* vous attend, venant de plusieurs côtés à la fois. Toute la salle est à votre disposition et vous pouvez aller vous asseoir là où il vous plaira où plutôt là où vous trouverez de la



place, car elle est généralement bondée dès le début. Des fonctionnaires aux allures sans gêne, un peu hautaines, de braves bourgeois du quartier venus avec toute leur famille, et aussi des gens du peuple sont déjà là, attendant patiemment l'ouverture en fumant dans leurs pipettes et en sirotant du thé. Elle est simple cette salle, comme toute pièce japonaise; en face, dans le fond, une petite tribune, c'est la place du hanashika; derrière, une ouverture,



l'entrée des artistes, masquée par une étoffe de prix, cadeau d'un Mécène quelconque qui tient à faire parler de lui, car son nom y est brodé en gros caractères afin que nul n'en ignore, à côté de celui à qui il a fait la largesse, artiste ou impresario. Un *hibachi*, espèce de brasero, - meuble indispensable qu'on trouve partout, est là tout près de la tribune avec ses charbons incandescents sur lesquels repose un *yakan*, bouilloire en cuivre. Dès que vous êtes installé à l'endroit que vous avez choisi, une des nombreuses *naka-uri* vient à vous, le sourire aux lèvres, vous salue en se prosternant, puis vous offre un coussin de velours ou de cuir selon la saison et un *tabakobon* dans lequel vous trouverez: 1^o un récipient en porcelaine, *hibachi* minuscule faisant office d'allumettes pour allumer votre pipe; 2^o un tiroir avec du tabac;



32 un petit tube en bambou servant de cra-
choir. D'un air engageant et aimable elle vous
présente une tasse de thé en disant : "O aganna-
saï (veuillez accepter)." Non pas qu'on vous
offre du thé pour vous empêcher de dormir
pendant la très intéressante représentation à
laquelle vous allez assister, ce qui serait d'ail-
leurs de la dernière inconvenance, mais par-



différent débiter ses *otoshibanashi* sur une autre scène qui l'attend. Un deuxième *zenza* lui succède suivi par un autre intermède et ainsi de suite. Vers dix heures, le *shinuchi* paraît; il salue avec l'aisance d'un homme qui a l'habitude de son public et commence son récit. Il module sa voix selon les besoins du moment, éclate de rire, pleure, hurle, aboie, se met en colère selon les personnages qu'il fait parler et avec lesquels il s'identifie. Toutes les classes de la société y passent avec leurs qualités et leurs défauts, leurs défauts surtout et les belles-mères pas plus qu'en France n'échappent à sa critique. Les romans qu'il raconte sont généralement fort longs et prennent dix, vingt, quelquefois trente séances. Ses propos sont lestes, touchent souvent à l'inconvenance; il s'appesantit sur les scènes risquées, car il sait

que son public les aime et les attend. De temps en temps, il allonge la main, saisit la bouilloire, se verse une tasse d'eau chaude qu'il boit doucement, doucement pour reprendre haleine et chercher sa phrase.





Son geste est
imagé bien
que sobre,
sa diction
parfaite.

Il passionne l'auditoire, le subjugue. Au moment pathétique, au moment où le traître va être saisi, où les amants vont enfin se retrouver après une longue séparation, il s'arrête..... "a demain soir la suite" dit-il tranquillement. Il salue et s'en va. Et le lendemain on revient pour savoir si le traître a été vraiment pris et si les amants se sont effectivement retrouvés.

Le *hanashika* est un véritable artiste; quelquefois c'est un écrivain distingué comme Hakuen et Enchô qui sont en même temps des *shin-uchi* d'un talent incomparable. Les plus connus après Hakuen et Enchô sont: Enrin, Joen, Riushi, Kôsan, Hakusan.

Quand un *hanashika* jouit de la faveur du public, il gagne jusqu'à cent yen par mois (300 francs). Il en est qui ne reçoivent pas d'appointements, mais prélèvent 60 % sur les

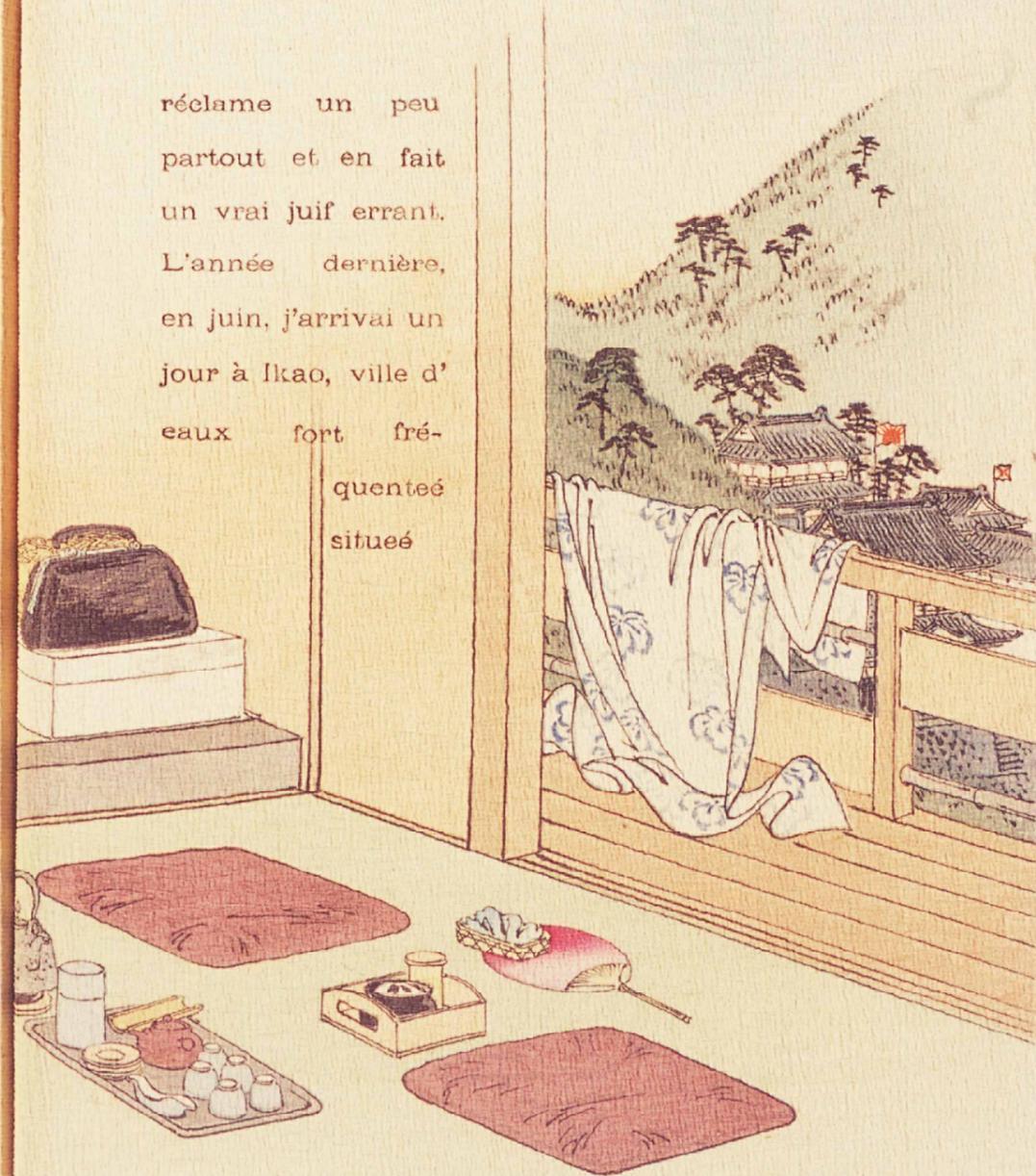
recettes dont le 40 % est laissé à l'impresario. Leur engagement par *yosé*, car dans la même soirée ils paraissent sur cinq ou six scènes différentes ne dépasse pas quinze jours. Souvent, ils sont appelés chez des particuliers riches désireux d'offrir à leurs invités un régal de choix; ils reçoivent alors de trois à dix yen par personne et par séance.

Un fait curieux à noter pour terminer cette courte étude sur les *hanashika*. Cette corporation compte parmi ses membres—le croirait-on?—un anglais, Mr. B..... venu au Japon, on ne sait comment. Il parcourt sans cesse les grands centres de l'Empire et tient l'affiche des premiers *yosé*; il a épousé une femme du pays dont il a plusieurs enfants et a renoncé entièrement à ses habitudes européennes pour vivre absolument à la

manière des japonais. Je crois bien qu'il a à peu près oublié sa langue maternelle et qu'il s'est fait naturaliser japonais il y a quelques années. C'est aujourd'hui un homme d'une quarantaine d'années. Mr. B..... manie sa langue d'adoption non seulement comme un lettré délicat mais en véritable virtuose, avec infiniment de talent. De plus, c'est un artiste qui, s'il était resté en Europe, eût fait certainement excellente figure. Ceux là seuls qui ayant étudié le japonais, langue difficile entre toutes, ont su soulever tant soit peu le voile qui cache ses mystères, peuvent comprendre ce que cet homme a dû travailler pour arriver à un tel degré de perfection. Le cas de cet anglais est assurément bizarre, unique. Par quel hasard, à la suite de quelles circonstances, de quelles vicissitudes de la fortune,

cet européen est-il venu échouer sur les côtes du Nippon? Il a grandi au milieu de cette population délicate, policée; artiste, il a aimé ces artistes et ce beau pays qui en séduit, captivé tant d'autres l'aura pris tout entier. Depuis longtemps, j'étais obsédé par le désir secret de connaître ce phénomène, ce dilettante ou ce déclassé — que sais-je? — pour lequel j'avais une singulière admiration mêlée de curiosité et de sympathie. Je voulais l'interroger, l'étudier, le feuilleter comme on feuillette un livre, un document. Que de choses intéressantes à apprendre d'un tel homme? Que de choses il devait savoir sur le Japon si peu connu encore! Maintes fois, au cours de mes voyages, je l'ai cherché; il m'a échappé toujours au moment même où je croyais le saisir, car son art le

réclame un peu partout et en fait un vrai juif errant. L'année dernière, en juin, j'arrivai un jour à Ikao, ville d'eaux fort fréquentée située



au milieu des montagnes à une altitude de 2000 mètres. La servante de l'hôtel m'indiqua un appartement; "Voici, monsieur, me dit-elle, un appartement que vient de quitter un anglais comme vous—pour la plupart des japonais tous les européens sont anglais—le célèbre *hanashika* B..... San" Et où est-il?" m'écriai-je éperdu. "Il est parti hier, Monsieur." Il me fut impossible de savoir dans quelle direction. Quelques mois après, je me trouvai dans la grande ville de Kobé, à 130 lieues de la capitale; après le dîner, je flânai au milieu du grouillement pittoresque de la foule qui anime les rues si gaies et si vivantes de ce port, quand arrivé devant un *yosé*, je vis une immense affiche sur laquelle se défachait flamboyant au milieu d'autres le portrait de mon insaisissable ami. Il parlait

ce soir là. En même temps, la foule s'amassait, stationnait devant le *yosé*, prononçant avec emphase le nom du célèbre *hanashika* étranger.

Je le tenais



donc enfin! J'entrai et eus la bonne fortune de l'entendre pour la première fois. Je fus émerveillé. Un tonnerre d'applaudissements qui fit trembler la salle salua sa sortie. J'étais ému, j'étais fier en même temps, car il me semblait que l'ovation venant de ces asiatiques allait à moi-même puisqu'elle s'adressait à un européen comme moi. Je quittai précipitamment la salle pour aborder mon ami, le féliciter de toute mon âme; il était parti déjà, avait fui devant le triomphe qu'on lui préparait dans la rue. Sautant dans un pousse pousse je courus à son hôtel dont j'avais eu neureusement l'adresse à la hâte. Hélas! j'arrivai comme les carabiniers d'Offen bach, car l'oiseau s'était envolé et venait de prendre le train de minuit pour une ville importante du midi où il était attendu.



LES CONTES DU VIEUX JAPON.

SUR PAPIER CRÊPE AVEC ILLUSTRATION.

TRADUITS PAR J. DAUTREMER.

No.

1. Momotaro ou le premier-né de la pêche.
2. Le moineau qui a la langue coupée.
3. La bataille du singe et du crabe.
4. Le vieillard qui fait fleurir les arbres
morts.
5. Le mont Katsi-Katsi.
6. Le mariage de la souris.
7. Le vieillard et les démons.
8. Ourasima le petit pêcheur.
9. Le Serpent à huit têtes.
10. Le miroir de Matsouyama.

SCÈNES DU THÉÂTRE JAPONAIS.

L'ÉCOLE DE VILLAGE.

(TERAKOYA)

DRAME HISTORIQUE EN UN ACTE.

AVEC ILLUSTRATIONS.

TRADUCTION DU DR. KARL FLORENZ.

Publiés par T. Hasegawa, Editeur,
10 Hiyoshicho, Tokyo, Japon.

明治三十二年十月廿日印刷同月三十日發行

發行者 長谷川武次郎

東京市京橋區日吉町十番地

著者 シュールス アダム

印刷者 柴田喜一

東京市京橋區竹川町一番地

